
Global Citizens. The Soka Gakkai Buddhist Movement in the World
Oxford University Press, New York, 2000, 442 p.
Nathalie Luca

Texte intégral

Ce recueil d'articles, co-dirigé par D. Machacek et B. Wilson, s'attache à montrer les diverses facettes de la mondialisation et de la transnationalité de la Soka Gakkai, nouveau mouvement religieux japonais, dont l'expansion internationale est impressionnante. L'ouvrage est divisé en deux parties. La première se concentre sur l'influence du groupe au Japon, la seconde étudie son établissement dans d'autres pays tels que les États-Unis, le Brésil, la Grande Bretagne, l'Italie et l'Asie du sud. L'ensemble forme un support incontournable pour qui s'intéresse à ce type de groupes.

Dans l'introduction les éditeurs constatent que l'influence du Japon n'est pas uniquement le fait de sa puissance économique, scientifique et technologique. Elle passe également par la propagation d'une éthique et d'une morale divulguées par ses nouvelles religions dont la Soka Gakkai est la plus illustre représentante. Créée avant la Seconde Guerre mondiale par un instituteur, Tsunesaburo Makiguchi (1871-1944), elle s'est déjà fait remarquer par la volonté de son fondateur à insuffler un idéal humaniste au système éducatif japonais. Après la guerre, son successeur, Josei Toda (1900-1958), tente pour sa part, avec une volonté toute politique, d'étendre cet esprit réformateur à l'ensemble de la société. Son troisième président, Daisaku Ikeda (1928-), internationalise ce concept de « révolution humaniste », résumé par l'idée d'un monde de paix ou par celle de la construction d'une « troisième civilisation » reposant sur des efforts individuels d'amélioration de soi. Le salut de chacun repose sur ses capacités à s'engager dans le monde afin de participer à sa réformation. Cette perspective intramondaine donne une dimension intrinsèquement anti-institutionnelle à ce type de mouvements, capable d'expliquer, selon les auteurs, leur succès partout où les religions institutionnelles ont perdu leur influence, c'est-à-dire, partout où la modernité a placé le changement à l'ordre du jour. Elle permet également de comprendre l'inéluctable rupture de la Soka Gakkai avec la Nichiren Shoshu, secte bouddhiste apparue au XIII^e siècle dont elle tire son enseignement philosophique. Cette rupture était nécessaire pour qu'elle puisse développer pleinement cette nature intramondaine qui lui permet d'engendrer des « citoyens du monde », c'est-à-dire des individus conscients de l'impact de leur vie sur celle des autres et de la responsabilité que cela leur donne.

Noriyoshi Tamaru (université de Tokyo) retrace, pour sa part, l'histoire nationale de ce mouvement présent dans plus d'une centaine de pays et très largement fréquenté par des non-Japonais. Il y aurait plusieurs millions de membres au Japon, et quelques dizaines de milliers à l'étranger. La nature transnationale de la philosophie de la Soka Gakkai lui a valu d'être fortement réprimée au Japon durant la Seconde Guerre mondiale. Le groupe n'avait alors que quelques centaines de membres (d'autres contributions indiquent 3 000 membres, ce qui montre la difficulté d'obtenir un chiffre fiable). À l'époque, le nationalisme japonais se concrétisait notamment par des rites shintoïstes accomplis en l'honneur de la famille impériale. Refusant l'accomplissement de ces rites, contraire à la doctrine de Nichiren, Makigushi fut arrêté en 1943 pour crime de lèse-majesté et pour violation de l'Acte de maintenance de l'Ordre public, utilisé par le Régime militaire pour contrôler la liberté d'expression et de pensée. Il meurt en prison l'année suivante. Son successeur, Toda, comme vingt autres leaders du mouvement, fut également arrêté et fortement maltraité. La majorité des prisonniers renièrent alors leur foi pour être relâchés, mais Toda resta fidèle à l'enseignement de Nichiren Shoshu. Il est cependant libéré peu de temps avant la capitulation japonaise. C'est avec lui que le mouvement passe d'un petit groupe d'instituteurs principalement intéressés par des réformes scolaires à une organisation d'envergure nationale, à la fois religieuse et idéologique. Il profite largement de l'accélération de l'urbanisation et de l'industrialisation du pays qui créent, ici comme ailleurs, une déstructuration des repères sociaux et encourage l'émergence de nouvelles perspectives politiques. Dans la

seconde moitié des années cinquante, Toda se lance ainsi dans les campagnes d'élection, d'abord au niveau local, puis national. En 1961, il crée le Komei Seiji Renmei (ligue pour un gouvernement propre). Sa nature ouvertement religieuse le place cependant en infraction au principe de séparation de la religion et de l'État inscrit dans la Constitution japonaise et l'oblige à se séparer de la Soka Gakkai dès 1964. Il devient en 1970, le troisième parti japonais. Après un scandale condamnant les liens étroits qu'il continuait à entretenir avec la Soka Gakkai, il est obligé de se défaire entièrement de son identité bouddhiste pour devenir un parti ouvert à tous. Il devenait impossible pour qui avait des responsabilités dans le mouvement religieux, d'en avoir également dans le parti politique. La Soka Gakkai se recentre alors sur des activités socioculturelles, ouvrant, entre autres exemples, sa première université en 1971, ou s'engageant dans des campagnes sur la paix dans le monde.

Hiroshi Aruga (université de Tokyo) s'arrête plus longuement sur les liens entre la Soka Gakkai et les politiques japonaises. Il constate que la période de développement la plus rapide du mouvement (1950-1970) coïncide avec celle du décollage économique du pays et lie les deux phénomènes entre eux. Les années 1950 ont été interprétées par le mouvement comme celles de la fin des temps. La déstructuration sociale confirmait cette croyance. Le salut de l'individu dépendant du salut de la société, il mit en place une action politique forte capable d'annoncer et de participer à l'avènement de la nouvelle civilisation, tout en soulignant la dégradation de l'ordre existant. Cette campagne fut un succès. Elle toucha des individus que l'urbanisation avait isolés et qui restaient nostalgiques de leur ancienne communauté de vie. Elle toucha des individus non atteints par la prospérité naissante ; des individus frustrés et insatisfaits. À ceux-ci, elle offrit un nouvel ordre communautaire, des principes éthiques issus du bouddhisme, et la possibilité d'obtenir à leur tour les bénéfices matériels dont ils se sentaient exclus, à la condition de leur engagement social. C'est ce lien très particulier placé entre les bénéfices personnels et la participation individuelle à l'amélioration de la société qui explique l'implication et la réussite politique et économique de la Soka Gakkai, aspect la rapprochant très largement de mouvements messianiques telle que l'Église de l'Unification. Le Komeito, par ailleurs, a profité des crises du LDP (Liberal Democratic Party), parti au pouvoir depuis les premières élections après-guerre, dont il avait dénoncé les cas de corruption, pour augmenter son influence. En 1994, il se lie avec d'autres partis de l'opposition (le JSP – Japan Socialist Party – et le Démocrat Social Party), pour créer un gouvernement de coalition qui exclut le seul parti communiste et met fin aux 38 ans de parti unique. Ce gouvernement ne dura cependant que onze mois. Dans une de ses contributions à l'ouvrage, Daniel Métraux revient sur le rôle du Komeito à partir des années 1990, soit au moment de l'affaiblissement du LDP et de la naissance des partis de coalition.

En conclusion, Hiroshi Aruga constate qu'un nouveau défi guette autant la Soka Gakkai que le parti Komeito. Si ce NMR a séduit à la base les insatisfaits, il les a également accompagnés dans leur insertion sociale, ce qui a participé à la diversification de son public. Cela complique la tâche du Komeito qui doit à son tour diversifier son message pour toucher une fourchette plus large de strates sociales correspondant à l'ensemble des membres de la Soka Gakkai. Les deux perdent ainsi en force de conviction.

Takesato Watanabe (Doshisha University) s'intéresse au regard que les media japonais portent sur ce mouvement. Le fait que la Soka Gakkai ait été, dès le départ, en tension avec les pouvoirs établis et avec le système impérial a rendu délicate sa relation aux media alors largement encadrés par les uns et l'autre. Aujourd'hui, la recrudescence des tendances nationalistes ne facilite pas non plus cette relation, la perspective globalisante de l'organisation étant loin de faire l'unanimité. Le fait que la Soka Gakkai ait touché au départ les plus démunis et les moins intégrés socialement lui a valu la réputation médiatisée d'être une religion dangereuse. L'une des campagnes d'opposition à la Soka Gakkai s'est déroulée au moment où le LDP était en difficulté et où le Komeito fusionnait avec d'autres partis d'opposition pour former le Shinshinto. Cette campagne a profité de la crise de confiance dans les NMR qui s'est développée suite à l'attentat au gaz sarin du métro de Tokyo perpétré par Aum Shinrikyo. Des représentants du LDP ont accusé le Komeito d'exploiter le Shinshinto pour imposer sa croyance en tant que religion d'État. Lors de la campagne électorale générale de 1996, le responsable des relations publiques du LDP a déclaré qu'il y avait « seulement deux groupes religieux qui cherchaient à prendre le contrôle de la nation : Aum Shinrikyo et la Soka Gakkai. Aum avait utilisé le sarin pour arriver à ses fins, la Soka Gakkai utilisait la politique ». La presse occidentale a repris à son compte la confusion ainsi créée entre les deux groupes, servant en

dernier ressort les sentiments anti-japonais d'une certaine audience. L'auteur, en conclusion, estime que les responsables socio-économiques japonais manipulent les media de telle sorte que la Soka Gakkai ne puisse jamais se développer au point de devenir une menace pour leurs propres influence et pouvoir.

La première partie se termine par un article de Karel Dobbelaere sur l'organisation « par piliers » de la Soka Gakkai. On emploie cette expression pour décrire des structures religieuses, idéologiques, politiques formées de différents organes impliqués dans le monde séculier et leur permettant de fonctionner avec une relative autonomie. Plus la structure multiplie ces piliers et plus elle est autonome. L'auteur prend pour exemple typique l'Église catholique en Belgique. Celle-ci a ses propres écoles, hôpitaux, magazines, mouvements de jeunesse, librairies, son mouvement politique, ses banques, etc. Elle peut donc fonctionner de façon autarcique. Ce modèle d'organisation est une réaction radicale à la sécularisation et à la différenciation des institutions que la modernisation des sociétés a entraînées dès la seconde moitié du XIX^e siècle et qui a nui au contrôle que l'Église exerçait jusqu'alors sur ses fidèles. La Soka Gakkai fonctionne également en réseau. Elle est composée d'un ensemble de groupes plus ou moins libres coordonnés entre eux par leurs leaders respectifs. Les divisions s'opèrent à différents niveaux : tranches d'âge, sexe, professions, ou encore, dans certains pays, nationalités, entreprises, groupes d'immeubles, habitudes sexuelles, etc. Elle a son propre système d'éducation, ses musées et collections d'art, ses ONG, son parti politique. La toile est suffisamment large et différenciée pour encadrer la vie sociale et privée des fidèles sans les frustrer. Le tout fonctionne à un niveau international et permet la « gouvernance d'une société globale ».

Après une présentation générale de David Machacek et de Kerry Mitchell du public intéressé par la Soka Gakkai internationale aux États-Unis (SGI-USA), David Machacek s'arrête sur l'isomorphisme de cette branche. Il constate déjà que, contrairement à l'Église de l'Unification, la Mission de la lumière divine, ou encore la Scientologie, cette organisation, considérée comme une menace publique au Japon, a été fort peu controversée aux États-Unis. Cela s'expliquerait, en partie seulement, par la très grande congruence entre sa philosophie du bonheur et son sens éthique de la responsabilité avec la société méritocratique américaine et sa culture de la consommation. Mais cette quasi absence de controverse serait davantage encore due, selon l'auteur, à la capacité du groupe à se fondre dans la culture américaine et à en adopter le style de vie. En bref, au contact des États-Unis, la SGI n'a pas hésité à s'américaniser, à s'investir dans la vie publique américaine, à uniformiser ses activités avec celles des Américains, au point que leur conversion n'apporte pas grand bouleversement dans leur mode de vie. Le président Ikeda, en visite aux États-Unis, a d'ailleurs affirmé l'indépendance de la SGI-USA par rapport à l'organisation japonaise, ce qui se traduit concrètement par la présence de plus en plus importante de leaders américains au sein de l'organisation. Les articles de Peter Clarke (King's College) sur la Soka Gakkai international au Brésil (SGIB), de Bryan Wilson (Université d'Oxford) sur la SGI en Grande-Bretagne ou de Maria Immacolata Macioti (Université de Rome) sur la SGI italienne, vont dans le même sens, chacun montrant la remarquable capacité d'adaptation du mouvement à son environnement culturel.

Enfin, Daniel Métraux (Mary Baldwin College, Virginie) décrit la Soka Gakkai telle qu'elle s'est développée en Asie du Sud, où le bouddhisme est déjà très présent. Dans ce cas, la conversion traduit le désir de trouver une doctrine mieux adaptée à la vie moderne que celle des écoles bouddhistes préexistantes. Les prises de position contre la guerre du premier président de l'organisation lui ont également valu la sympathie des populations dont le Japon a menacé l'autonomie. L'auteur constate que les convertis asiatiques sont plus zélés et dévoués à la SG que leurs confrères internationaux et explique cela par leur plus grand nombre et par la plus grande diversité des activités, alors mieux à même d'encadrer leur vie. Il n'en demeure pas moins que, en Asie comme ailleurs, son succès et sa bonne intégration sociale relèvent de sa capacité à s'investir dans les débats sociaux et à participer aux événements locaux.

Bien sûr on retrouve ici des défauts propres aux ouvrages collectifs : de nombreuses répétitions, des chiffres ou des dates différents d'un article à l'autre, l'absence d'une conclusion synthétique – mais l'introduction sert bien l'ensemble du propos. Les démonstrations sont plus ou moins convaincantes, et les thèses peu innovantes. Il n'en demeure pas moins que ce livre, dont tous les articles n'ont pu être résumés ici, est une synthèse très complète des travaux existant sur la Soka Gakkai.

Pour citer cette recension

Nathalie Luca, « Global Citizens. The Soka Gakkai Buddhist Movement in the World », *Archives de sciences sociales des religions*, 130 (2005), [En ligne], mis en ligne le 2 décembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/document2363.html>. Consulté le 12 septembre 2006.